

sur les progrès de la culture canadienne, et par conséquent sur la prospérité générale du pays. La masse des cultivateurs n'osent pas entreprendre des améliorations qui leur seraient cependant bien profitables; parce qu'on les décourage en leur montrant d'un côté des dépenses trop élevées pour leurs moyens et de l'autre des résultats trop peu satisfaisants. Bon nombre d'agriculteurs se ruinent dans ce travail d'amélioration et chaque revers devient aux yeux des cultivateurs arriérés une confirmation de la préférence qu'ils donnent à la routine sur le progrès. Ont-ils tort? Nous pouvons répondre, non, jusqu'à ce qu'on leur ait donné des preuves au contraire.

Sans nous en attribuer trop de mérite, nous sommes heureux de noter ici que nos enseignements ont en quelques années dans certaines parties de la Province de Québec. D'éminents agriculteurs ont mis la sélection à l'ordre du jour, ils travaillent à l'amélioration de leur bétail par la seule influence du régime et des reproducteurs choisis dans la race indigène, et tout sujet étranger est par eux mis de côté. Nous aurions bien de ces essais et nous sommes parfaitement convaincu que dans quelques années de travail soutenu l'amélioration sera très-sensible.

REVUE DE LA SEMAINE

Tous nos journaux, comme tous ceux qui viennent de l'étranger, sont presque exclusivement remplis de dépêches télégraphiques et de comptes-rendus des premières batailles de la guerre franco-prussienne. A leur exemple, nous serons sobres de nouvelles locales.

L'énergumène, qui écrit au *Journal de Québec*, est plus furieux que jamais contre nous. Il a de ces accès quand on l'accule dans une impasse et convaincu d'avoir dit des sottises. Il se redresse alors, il écume, il bave même et vous lance à la figure quelques unes des saletés au milieu desquelles il trône. Voilà vingt-cinq ans, et plus qu'il n'ait ce manège; il appelle cela déployer une ardeur juvénile. Il y excelle à ce point que son nom est devenu un opprobre. Infinitement méprisable et infiniment méprisé; il sait qu'il n'a plus rien à perdre; aussi ne lutte-t-il contre n'importe quel adversaire qu'avec la désinvolture d'un gamin, d'un homme taré. Insinuations perfides, mensonges effrontés, malhonnêtetés déshonorantes, contradictions perpétuelles et flagrantes, non sens, contre-bon sens, absurdités, phlogiats dégoûtants, il use de tout quand la rage de salir quelqu'un ou quelque chose s'empare de lui. Il n'a ni cœur, ni intelligence, ni savoir; rien de noble ne vibre chez lui; quand il se ment, il n'obéit qu'à de vils instincts. Son genre comme écrivain est le genre le mille. C'est ce qui explique pourquoi il a toujours eu le dernier mot dans une polémique, et pourquoi il l'aura probablement toujours. Des hommes, qui n'osent pas se montrer ni agir ostensiblement contre nous, mettent son cynisme à contribution; ils en font non pas leur instrument, il ne peut s'élever, jusque là; mais leur porte-dures. Il n'est pas même digne de figurer comme tel; la preuve, c'est que ceux qui s'en servent cachent soigneusement les rapports qu'ils ont avec lui.

C'est avec grand bonheur que nous venons de lire la critique d'un travail du R. P. Ollivier, d'ordre des frères prêcheurs, travail qui a pour but de réhabiliter, d'après les pièces les plus authentiques, la mémoire du Pape Alexandre VI. On sait que ce Pontife est partout représenté comme ayant ouïlé le trône pontifical par ses crimes; il n'y a pas jusqu'aux évêques des petits séminaires qui croient cette calomnie sur la foi des historiens qu'ils étudient. Bien plus, le grand Joseph de Maistre, qui a écrit que toute l'histoire est à refaire, parce que, depuis

la naissance du protestantisme, depuis le règne de Voltaire surtout, elle n'est qu'une conspiration constante contre la vérité, n'a pu s'empêcher de s'écrier avec douleur en parlant d'Alexandre VI: "Ce Pape était bien ce qu'on appelle un mauvais sujet." Eh bien, non; ce Pape n'était pas un mauvais sujet; ce fut, au contraire, un homme d'esprit et de cœur, de conseil et d'action, de zèle et de dévouement, non seulement irréprochable, mais digne de tous les éloges dans sa vie tant privée que publique. Telle est la conclusion du livre du R. P. Ollivier; et il faut absolument l'admettre.

Soldat et homme du monde, Rodrigue Borgia (qui fut plus tard Alexandre VI) se montre toujours dans sa conduite digne du plus grand respect. Ilgitimement marié à Julie Farnèse en 1450, il perdit son épouse après cinq ans de mariage; et fut alors appelé à Rome par le Pape Callixte III. Devenu cardinal et évêque, vice-chancelier et légat du Saint Siège, il se montra irréprochable dans ses mœurs. On l'a représenté comme obéissant à une ambition effrénée. Or, voici comment les faits répondent à cette accusation: "Sobre, actif, laborieux, plein de charité autant que de courage, ennemi inflexible des tyrans romains, et défenseur dévoué des petits et des pauvres, protecteur éclairé des lettres et des artistes, vengeur de la liberté civile comme de l'indépendance religieuse, Rodrigue par tant de qualités déployées, par tant de services rendus dans les plus hautes charges de l'Eglise et de l'Etat, était devenu l'honneur et l'arbitre du Sacré Collège, le prélat le plus en vue et le plus populaire de Rome et de l'Italie. Aussi disposait-il de tout, même de la tiare. Eh bien, pendant trente-cinq ans, cet ambitieux, ce dissimulé, qui s'est acquis tant de titres par des vertus feintes, dit-on, et une conduite hypocrite, l'a fait passer, après la mort de son oncle Callixte III, sur le front de ceux qui furent Sixte IV et Innocent VIII, et ce n'est qu'à l'âge de soixante-deux ans, à l'âge des infirmités et de l'impotence, qu'il s'en laisse non pas décorer, mais accabler.

Le 11 août 1192, après deux jours seulement de conclave, il est élu par le suffrage peut-être unanime des vingt-neuf cardinaux présents, et quand on le lui annonce, ce prélat ambitieux s'écrie: "Moi, Pape! moi, Vicaire de Jésus-Christ!" "Oui, très-Saint-Père, lui répond-on, à la gloire de Dieu, à l'avantage de l'Eglise, et à la joie de la chrétienté!" Cette joie se manifeste aussitôt dans l'accueil fait au nouveau Pape par la foule romaine, qui n'a jamais salué avec plus d'enthousiasme aucun pontificat.

Es-pérons que désormais on rendra justice à ce grand Pape, qu'on ne le calomnier plus, surtout dans les petits séminaires.

La plupart des Evêques de France sont accueillis avec enthousiasme par le clergé et les fidèles de leurs diocèses. Tous ensemble chantent avec une joie indicible la mort du gallicanisme, le triomphe et l'exultation de la Papauté. Mgr. Placo, évêque de Marseille, n'a pas jugé à propos de s'associer à ce magnifique concert. Son premier acte, en rentrant dans son diocèse, a été de destituer de leurs fonctions trois de ses vicaires généraux, parce qu'ils n'avaient pas pensé comme lui touchant la question de l'infaillibilité, et qu'ils étaient signataires d'une adresse présentée au Souverain Pontife. C'est triste et instructif en même temps. Les gallicans ne permettent pas qu'on diffère d'opinion avec eux; mais ils permettent aisément qu'on fasse bon marché des vérités proclamées par le Pontife romain. Soit orgueil!

On écrit de Rome à l'Univers en date du 9 août: "Le Pape est toujours calme; il exhorte tout le monde à la confiance; on lui prête ce mot: *Silitem ex inimicis nostris.*"

Le nombre des Evêques présents à Rome, non compris ceux qui y résident actuellement, est encore de cent-quarante-six.